



Maximilian Georg: La recherche commune d'une civilisation ancienne. Archéologues allemands, archéologues français et leurs ouvriers indigènes en Égypte, 1899–1914, in: *Francia* 42 (2015), S. 185-206.

DOI: 10.11588/fr.2015.4.44574

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MAXIMILIAN GEORG

LA RECHERCHE COMMUNE
D'UNE CIVILISATION ANCIENNE¹

Archéologues allemands, archéologues français et leurs ouvriers indigènes
en Égypte, 1899–1914

Au début de son essai «Les études égyptologiques», l'égyptologue français Gaston Maspero déclara: «L'égyptologie est née en France; Champollion le Jeune (1790–1832) en fut le fondateur, et, pendant un certain nombre d'années, cette science demeura exclusivement française².» Parmi beaucoup d'autres portraits de sciences en France tracés par des experts respectifs, le texte de Maspero figurait dans «La science française», deux volumes que le gouvernement français publia en 1915 à l'occasion de l'Exposition universelle de San Francisco, et qui devaient signaler au monde les exploits incomparables des Français dans toute discipline scientifique, de la sociologie jusqu'à la paléobotanique. Toutefois, même s'il faut donc relativiser les paroles de Maspero sur ce point, on doit attribuer un rôle bien particulier aux égyptologues français. Il n'y eut pas seulement Jean-François Champollion, qui déchiffra, en 1822, les hiéroglyphes. Avant lui, il y eut Napoléon Bonaparte qui, par son expédition militaro-scientifique menée en Égypte de 1798 à 1801, y fonda l'archéologie moderne. Et après Champollion, ce fut, en 1858, l'égyptologue français Auguste Mariette (1821–1881) à l'instigation duquel le vice-roi égyptien établit le Service des Antiquités de l'Égypte pour la protection et l'exploration des vestiges anciens, et le Musée égyptien du Caire pour les rassembler et les exposer. Ces deux institutions existent encore aujourd'hui et furent dirigées par des Français de leur création jusqu'à 1941 et 1952, respectivement. Ainsi, Gaston Maspero (1846–1916) fut directeur du Service des Antiquités de 1881 à 1886 et, à nouveau, de 1899 à 1914. Dans cette fonction puis-sante, il décidait, par proposition au ministre égyptien des Travaux publics, des permis (concessions) de fouilles que reçurent ou non les archéologues intéressés.

Néanmoins, l'égyptologie, ou l'archéologie sur les bords du Nil, ne fut jamais une science «exclusivement française», comme le prétendait Maspero. Déjà en 1801, les Britanniques avaient chassé les troupes napoléoniennes d'Égypte et y avaient entamé de suite leurs propres explorations archéologiques. Dans les années 1820, les pre-

1 Article développé à partir d'une présentation faite en septembre 2014 à l'Institut historique allemand de Paris dans le cadre de l'École d'été internationale «L'histoire globale et universelle en France et en Afrique francophone», organisée par la Graduate School «Global and Area Studies» de l'université de Leipzig, Allemagne. L'auteur prépare dans cette Graduate School une thèse de doctorat intitulée «Einheimische Arbeitskräfte bei deutschen archäologischen Ausgrabungen in Ägypten, 1899–1914».

2 Gaston MASPERO, Les études égyptologiques, dans: Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (dir.), La science française, vol. II, Paris 1915, p. 5–40, ici p. 5.

nières grandes expéditions allemande et italienne arrivèrent; puis les premiers égyptologues américains, dans les années 1880, quand en plus, les Égyptiens commençaient à devenir égyptologues eux-mêmes. Encore pourrait-on nommer de plus petites nations égyptologiques, comme l'Autriche-Hongrie.

Les quinze ans du second mandat de Maspero comme directeur des Antiquités virent l'apogée notamment de l'archéologie allemande en Égypte. Pendant la saison de 1910–1911, par exemple, il y eut quatre sondages ou fouilles de cinq équipes archéologiques françaises, et Maspero notait à juste titre qu'un tel bilan »honorable« de la part de ses compatriotes était normal, était »coutume«³. Mais, pour 1906–1907, par exemple, il constatait aussi que »les Allemands se sont montrés fort actifs et leurs efforts leur ont valu de beaux succès« (quatre sondages ou fouilles de trois équipes archéologiques)⁴. Il restait, pourtant, une importante différence: au nombre des explorateurs français s'ajoutaient, chaque année, Maspero et certains de ses compatriotes qui travaillaient en Égypte non pas en tant qu'envoyés d'une académie ni d'un institut de leur pays, mais en tant que membres du Service des Antiquités du gouvernement cairote. En 1910–1911, par exemple le Service employa, aux côtés du directeur général Maspero, trois inspecteurs de nationalité française pour entretenir les sites anciens, surveiller les fouilles des archéologues externes, et mener eux-mêmes des fouilles au nom du Service⁵. D'autres inspecteurs venaient de Grande-Bretagne, d'Italie ou d'Égypte. Parmi les archéologues allemands, en revanche, personne n'occupait jamais de poste dans le Service des Antiquités⁶. Quels rapports se développèrent de 1899 à 1914 entre les Allemands, archéologues travaillant pour leur propre compte, et les Français, archéologues partiellement revêtus d'autorité gouvernementale? C'est la question que traitera la première partie du présent article.

Pour pouvoir y répondre, nous devons d'abord considérer l'évolution des égyptologies française et allemande au cours du XIX^e siècle à la lumière des intentions politiques sous-jacentes. Sur ces intentions, la dernière décennie a produit une forte quantité de littérature de recherche⁷. Il en est de même au sujet de l'évolution des deux égyptologies en tant que sciences académiques⁸. En revanche, on ne trouve que peu d'ouvrages sur la pratique archéologique des deux nations en Égypte entre 1899

3 Gaston MASPERO, Rapport du Service des Antiquités pour l'année 1911, Le Caire 1912, p. 17–18.

4 Id., Rapports sur la marche du Service des Antiquités de 1899 à 1910, Le Caire 1912, p. 234.

5 Id., Rapport 1911 (voir n. 3), p. 18–20.

6 Il y avait, en revanche, des Allemands employés par le Musée égyptien du Caire, notamment Emil Brugsch (1842–1930), conservateur de 1872 à 1914.

7 Éric GADY, Le pharaon, l'égyptologue et le diplomate. Les égyptologues français en Égypte du voyage de Champollion à la crise de Suez (1828–1956), thèse de doctorat, Paris Université IV-Sorbonne 2005 (microfiche); Id., Le regard des égyptologues français sur leurs collègues allemands, de Champollion à Lacau, dans: *Revue germanique internationale* 16 (2012), p. 155–170; Susanne VOSS, La représentation égyptologique allemande en Égypte et sa perception par les égyptologues français du XIX^e au milieu du XX^e siècle, dans: *Revue germanique internationale* 16 (2012), p. 171–192 (traduit de l'allemand par Daniel BARIC); EAD., Die Geschichte der Abteilung Kairo des DAI [Deutsches Archäologisches Institut] im Spannungsfeld deutscher politischer Interessen, vol. I: 1881–1929, Rahden/Westph. 2013. En outre: Bénédicte SAVOY (dir.), Nofretete. Eine deutsch-französische Affäre, 1912–1931, Cologne, Weimar, Vienne 2011.

8 Encore: GADY, Le pharaon (voir n. 7); et pour le côté allemand: Bernd U. SCHIPPER (dir.), Ägyptologie als Wissenschaft. Adolf Erman (1854–1937) in seiner Zeit, Berlin, New York 2006; Susanne BICKEL et al. (dir.), Ägyptologen und Ägyptologie zwischen Kaiserreich und Gründung

et 1914⁹, et aucun qui comparerait Allemands et Français, bien qu'il existe, à ce sujet, des sources instructives: les rapports d'activité publiés par les archéologues eux-mêmes, et leurs journaux de fouilles non publiés, qui ont servi de base aux rapports. Dans l'article présent, nous analyserons ces sources en vue des rencontres archéologiques franco-allemandes. Du côté allemand, j'exploiterai les journaux de fouilles sous Georg Steindorff (1861–1951)¹⁰ ainsi que les journaux du «Cartel des papyrus» (Deutsches Papyruskartell) sous Otto Rubensohn (1867–1964) et Friedrich Zucker (1881–1973)¹¹. En revanche, pour Ludwig Borchardt (1863–1938) et tous les archéologues français, je dois, pour des raisons d'organisation, me borner ici aux rapports d'activité imprimés et à ceux des journaux qui ont été partiellement publiés¹². Ainsi, cet article exposera la manière dont les archéologues allemands rencontrèrent leurs collègues français plutôt que l'inverse. Toutefois, j'ai essayé de recueillir les rapports de travaux archéologiques français qui semblent les plus significatifs pour notre sujet: des rapports de Gaston Maspero, Georges Legrain (1865–1917), Victor Loret (1859–1946), Jacques de Morgan (1857–1924) (tous du Service des Antiquités); d'Al-

der beiden deutschen Staaten, Berlin 2013; Thomas L. GERTZEN, *École de Berlin und »Goldenes Zeitalter« (1882–1914) der Ägyptologie als Wissenschaft*, Berlin, Boston 2013.

- 9 Elisabeth DAVID, Gaston Maspero, 1846–1916. Le gentleman égyptologue, Paris 1999, ch. VII–VIII; Antje SPIEKERMANN, Friederike KAMPP-SEYFRIED, Giza. Ausgrabungen im Friedhof der Cheopspyramide von Georg Steindorff, Leipzig 2003; Susanne Voss, »Draussen im Zeltlager...«. Ludwig Borchardts Grabungsalldag in Abusir, dans: Vinzenz BRINKMANN (dir.), *Sahure: Tod und Leben eines großen Pharaos. Eine Ausstellung der Liebighaus Skulpturensammlung, Frankfurt am Main, 24. Juni bis 28. November 2010*, Munich 2010, p. 109–121. On pourrait également songer aux histoires de l'archéologie en Égypte qui existent, entre autres: Fred Gladstone BRATTON, *A History of Egyptian Archaeology*, Londres 1967; Jean VERCOUTER, *À la recherche de l'Égypte oubliée*, Paris 1986; Joyce TYLDESLEY, *Egypt: How a Lost Civilization Was Rediscovered*, Londres 2006. Ces ouvrages, pourtant, sont tous trop généraux pour nos besoins spécifiques.
- 10 Conservés dans les archives du Musée égyptien de l'université de Leipzig (ÄMULA: Ägyptisches Museum der Universität Leipzig – Archiv).
- 11 Conservés dans les archives du Musée égyptien de Berlin (ÄMPB: Archiv des Ägyptischen Museums und der Papyrussammlung, Staatliche Museen zu Berlin) et partiellement publiés: Wolfgang MÜLLER (dir.), *Die Papyrusgrabung auf Elephantine 1906–1908. Das Grabungstagebuch der 1. und 2. Kampagne*, dans: Staatliche Museen zu Berlin. Forschungen und Berichte 20 (1980), p. 75–88; Id. (dir.), *Die Papyrusgrabung auf Elephantine 1906–1908. Das Grabungstagebuch der 3. Kampagne*, dans: Staatliche Museen zu Berlin. Forschungen und Berichte 22 (1982), p. 7–50. Ces deux publications de Müller reproduisent de grandes parties des documents suivants: Otto RUBENSOHN, *Tagebuch des Deutschen Papyruskartells 1905–1906*; Id., Friedrich ZUCKER, *Tagebuch des Deutschen Papyruskartells 1906–1907*; Walter HONROTH, Friedrich ZUCKER, *Tagebuch des Deutschen Papyruskartells 1907–1908*; tous dans l'ÄMPB, cote: 119. Pour que le lecteur intéressé puisse plus facilement vérifier les références que nous ferons aux journaux du Cartel des papyrus, nous indiquerons dans les annotations les pages des références dans Müller plutôt que dans les documents originaux.
- 12 Ces journaux sont un journal de Borchardt des fouilles à Amarna: Friederike SEYFRIED, *Die Büste der Nofretete. Dokumentation des Fundes und der Fundteilung 1912–1913*, dans: *Jahrbuch Preußischer Kulturbesitz* 46 (2010), p. 133–202; et les journaux des fouilles françaises à Éléphantine: Elisabeth DELANGE (dir.), *Les fouilles françaises d'Éléphantine (Assouan) 1906–1911, vol. I: Textes*, Paris 2012. Les journaux de l'archéologue français Loret ont également été publiés (Patrizia PIACENTINI, Christian ORSENIGO [dir.], *La valle dei Re riscoperta. I giornali di scavo di Victor Loret [1898–1899] e altri inediti*, Milan 2004), mais dans des extraits ne concernant que les trouvailles archéologiques et leur interprétation, aspects sans intérêt pour nous.

bert Gayet (1856–1916), Charles Clermont-Ganneau (1846–1923) et Jean Clédat (1871–1943). Ce sont des textes qui nous apprennent déjà beaucoup; et j’ose espérer que ce que j’en ai tiré et que l’on va lire dans les pages qui suivent encouragera d’autres chercheurs à étudier les journaux de fouilles des Français sous l’angle également de la grande dimension internationale que posséda l’archéologie sur les bords du Nil.

Or, cette dimension internationale comportait non seulement que des scientifiques allemands et français se rencontrèrent en tant que ressortissants de deux pays différents travaillant dans un pays tiers. De même, les Allemands et les Français y rencontrèrent tous, en tant qu’Européens ou Occidentaux, les ressortissants du pays tiers, les Égyptiens, qui, eux, étaient africains ou orientaux. Les Égyptiens les plus présents autour des archéologues étaient les ouvriers indigènes. Sur tout site de fouilles, on devait dégager, de masses de sable et de décombres, des antiquités qui y reposaient tantôt sous forme de blocs de pierre pesant des tonnes, tantôt sous celle de débris infimes dispersés au fond de tombeaux ou de temples. Il va de soi qu’une telle entreprise exige une main-d’œuvre importante. Les Occidentaux la recrutèrent parmi les indigènes. Quels furent les rapports entre Allemands et Français et leurs ouvriers respectifs entre 1899 et 1914? Pouvons-nous découvrir, dans la perception et le traitement des Égyptiens, des particularités nationales, ou du moins une répercussion du statut spécial des Français? Et les Égyptiens, eux, préféraient-ils une nation étrangère à l’autre? L’étude de ces questions, à laquelle procédera la deuxième partie de l’article présent, non seulement élucidera le côté indigène de l’archéologie internationale en Égypte, mais aussi complétera la comparaison des archéologues allemands et français entamée dans la première partie de l’article.

Pour les indigènes, nous consulterons d’abord les mêmes sources que dans cette première partie: les journaux de fouilles de Steindorff et du Cartel des papyrus; les rapports et journaux publiés de Borchardt et des archéologues français déjà cités. Une difficulté consiste bien sûr dans le fait que les ouvriers égyptiens eux-mêmes n’ont pratiquement rien écrit du fait qu’ils étaient illettrés. Comment alors explorer leur propre point de vue? Quelques-unes de leurs paroles leur ont survécu dans les chansons qu’ils chantaient au travail et en d’autres occasions. Ces chansons arabes ont été notées et traduites par plusieurs de nos archéologues¹³. À part cela, Tina Beck a interviewé, en 2009, quelques ouvriers indigènes des fouilles égypto-allemandes à Assiout¹⁴. Tout un siècle sépare ces fouilles-là, commencées en 2003, de celles que nous regardons ici, mais la manière dont on organise des fouilles archéologiques en Égypte aujourd’hui est, curieusement, assez comparable à celle d’autrefois. C’est pourquoi nous exploiterons aussi les interviews récentes pour nos questions historiques.

13 Ce sont les Français Georges LEGRAIN, *Louqsor sans les pharaons. Légendes et chansons populaires de la Haute-Égypte*, Bruxelles, Paris 1914; et Gaston MASPERO, *Chansons populaires recueillies dans la Haute-Égypte de 1900 à 1914*, dans: *Annales du Service des Antiquités de l’Égypte* 14 (1914), p. 97–290; et l’Allemand Heinrich SCHÄFER, *Die Lieder eines ägyptischen Bauern*, Leipzig 1903. Schäfer (1868–1957) était collaborateur de Ludwig Borchardt.

14 Bien que ces interviews n’aient été publiées que dans de brefs extraits: Tina BECK, *Ägypten ist wichtig für die Welt. Die lokalen Arbeiter des deutsch-ägyptischen »Assiut-Projects«*, dans: *Historisches Museum der Pfalz (dir.), Ägyptens Schätze entdecken. Meisterwerke aus dem Ägyptischen Museum Turin, Munich, Londres, New York 2012*, p. 52–53.

Nous avons d'autant plus besoin de telles improvisations que nous possédons très peu de littérature de recherche sur la main-d'œuvre indigène dans le domaine de l'archéologie en Égypte autour de 1900. Les histoires générales au sujet de cette archéologie n'en parlent pas, pas plus que les histoires sociales de l'Égypte¹⁵. Et des biographies sur les archéologues de l'époque, ouvrages qui pourraient être fort utiles, manquent dans le cas des Allemands et des Français, à l'exception de Maspero¹⁶. Restent ces travaux spéciaux sur les ouvriers de fouilles: Stephen Quirke étudie, dans une monographie de 2010, la main-d'œuvre de l'archéologue anglais William Matthew Flinders Petrie (1853–1942) sur la base de ses journaux de fouilles¹⁷. Anne Clément analyse, dans un article de la même année, les chansons d'ouvriers du Service des Antiquités¹⁸. Wendy Doyon poursuit, dans un article de 2015, l'évolution de l'emploi d'indigènes par les archéologues occidentaux en Égypte entre 1800 et 1920, prenant en compte notamment la répartition du pouvoir¹⁹. Enfin, déjà en 1902, Georges Legrain, inspecteur du Service des Antiquités de l'Égypte, décrit dans un long article les circonstances de vie d'un certain Ahmed Mahmoud, *fellah* (paysan) et ouvrier archéologique du Service à Karnak²⁰. Ce portrait nous renseigne aussi, il est vrai, sur l'attitude de Legrain envers les indigènes. Mais, par-dessus tout, il nous offre probablement la vue la plus précise et la plus complète que nous puissions obtenir de la situation d'un ouvrier concret.

I. Les rapports entre archéologues allemands et français en Égypte

Tout d'abord, pourquoi des explorateurs européens affluèrent-ils en Égypte dès le début de la campagne française? D'une part, ils voulaient dévoiler les secrets de l'ancienne civilisation du Nil, ce berceau de toute civilisation humaine que les soldats de Napoléon avaient ouvert pour l'Occident et dont ses savants avaient, par leurs découvertes et publications, donné une impression fascinante: pyramides, momies, hié-

15 L'histoire sociale du pays a été explorée dans de nombreuses publications scientifiques, datant parfois de l'époque même que nous considérons ici: Joseph F. NAHAS, *Situation économique et sociale du fellah égyptien*, Paris 1901; Gabriel BAER, *Studies in the Social History of Modern Egypt*, Chicago, Londres 1969; Ehud R. TOLEDANO, *Social and Economic Change in the »Long Nineteenth Century«*, dans: M. W. DALY (dir.), *The Cambridge History of Egypt*, vol. II, Cambridge 1998, p. 252–284. Dans ces études, certes, on ne trouvera pas de mentions explicites d'ouvriers archéologiques, mais beaucoup d'informations sur les *fellahs* (pluriel arabe: *fellahin*), les paysans égyptiens, groupe auquel appartenait la plupart des ouvriers de fouilles.

16 DAVID, Gaston Maspero (voir n. 9).

17 Stephen QUIRKE, *Hidden Hands: Egyptian Workforces in Petrie Excavation Archives, 1880–1924*, Londres 2010. Avec la thèse de doctorat que je poursuis depuis 2013, »*Einheimische Arbeitskräfte bei deutschen archäologischen Ausgrabungen in Ägypten, 1899–1914*« (voir n. 1), je souhaite créer l'équivalent de l'ouvrage de Quirke pour les archéologues allemands de l'époque.

18 Anne CLÉMENT, *Rethinking »Peasant Consciousness« in Colonial Egypt: An Exploration of the Performance of Folksongs by Upper Egyptian Agricultural Workers on the Archaeological Excavation Sites of Karnak and Dendera at the Turn of the Twentieth Century (1885–1914)*, dans: *History and Anthropology* 21/2 (2010), p. 73–100.

19 Wendy DOYON, *On Archaeological Labor in Modern Egypt*, dans: William CARRUTHERS (dir.), *Histories of Egyptology: Interdisciplinary Measures*, New York, Londres 2015, p. 141–156.

20 Georges LEGRAIN, *Fellah de Karnak*, dans: *Société d'économie sociale* (dir.), *Les ouvriers des deux mondes*, sér. 3/fasc. 5, Paris 1902, p. 289–336 (n. 96).

rogllyphes et beaucoup plus. D'autre part, c'était le désir des puissances européennes de conquérir chacune un empire mondial splendide. La France, la Grande-Bretagne et la Prusse-Allemagne notamment soutinrent, voire commandèrent au moins dans la première moitié du XIX^e siècle des expéditions archéologiques²¹, car dans les musées de Paris, Londres ou Berlin, les morceaux du patrimoine de l'Égypte que les envoyés collectaient lors de leurs voyages démontreraient que l'État respectif était bien capable de collecter ainsi dans des contrées lointaines et étranges. À cet égard, les puissances »collectionnèrent« leurs empires, non seulement en Égypte, mais aussi en Inde et ailleurs²².

Dans le courant du dernier tiers du XIX^e siècle, cependant, les gouvernements allemand et britannique réduisirent fortement leur engagement égyptologique. Quand les Britanniques, en 1882, occupèrent l'Égypte militairement et placèrent l'administration factuelle dans les mains de leur consul général, ils laissèrent aux Français la direction du Service des Antiquités car Londres attendait de ce domaine plus d'ennuis que d'avantages politiques²³. C'est seulement en 1899 que le consul britannique imposa, à la suite des lamentations croissantes de ses compatriotes fouillant, la présence au Service d'égyptologues britanniques, au moins comme inspecteurs²⁴. Mais avant comme après, leur gouvernement ne financerait pas de travaux archéologiques. La France, en revanche, tenait, en 1882, d'autant plus à sa prépondérance dans l'archéologie en Égypte que c'était le seul domaine qui lui y restât. Le plus grand atout de Paris était la direction du Service par un de ses ressortissants. En 1904, les diplomates français firent même officialiser cette tradition dans l'article premier de la célèbre Entente cordiale avec Londres. En outre, Paris entretenait une mission archéologique permanente au Caire, fondée en 1880 et rebaptisée, en 1898, Institut français d'archéologie orientale²⁵.

Et l'Allemagne? En 1853–1854, le roi de Prusse avait pour la dernière fois envoyé un explorateur en Égypte, et celui-ci, Heinrich Brugsch (1827–1894)²⁶, devenait, en 1864, consul prussien au Caire; mais, au bout de quatre ans, il retourna en Allemagne pour devenir professeur d'égyptologie à Göttingen. Dès lors, tous les archéologues allemands en Égypte travaillèrent de leur propre initiative et sans ressources suffi-

21 Holger HOOK, *The British State and the Anglo-French Wars over Antiquities, 1798–1858*, dans: *Historical Journal* 50/1 (2007), p. 49–72, ici p. 49–60, 69–72; Voss, *Abteilung Kairo des DAI* (voir n. 7), p. 25–27.

22 Maya JASANOFF, *Edge of Empire: Conquest and Collecting in the East, 1750–1850*, Londres 2006, p. 307–321; voir aussi Morris L. BIERBRIER, *Art and Antiquities for Government's Sake*, dans: David JEFFREYS (dir.), *Views of Ancient Egypt since Napoleon Bonaparte: Imperialism, Colonialism and Modern Appropriations*, Londres 2003, p. 69–75.

23 Donald Malcolm REID, *Whose Pharaohs? Archaeology, Museums, and Egyptian National Identity from Napoleon to World War I*, Berkeley, Los Angeles, Londres 2002, p. 181; Élisabeth DAVID, *Der Antikendienst vor 1914. Paradoxe einer »französischen« Verwaltung*, dans: Charlotte TRÜMLER (dir.), *Das Große Spiel. Archäologie und Politik zur Zeit des Kolonialismus (1860–1940)*, Essen, Cologne 2008, p. 495–503, ici p. 499–500.

24 Voss, *Abteilung Kairo des DAI* (voir n. 7), p. 24–25.

25 Éric GADY, *Diplomaties culturelles britannique et française et égyptologie dans la première moitié du XX^e siècle: un essai de comparaison*, dans: Anne DULPHY et al. (dir.), *Les relations culturelles internationales au XX^e siècle: De la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles 2010, p. 31–38, ici p. 32–34.

26 Frère aîné du conservateur du musée, Emil (voir n. 6).

santes. Par conséquent, leur activité déclina, à tel point que Georg Ebers (1837–1898), professeur d'égyptologie à Leipzig, exhortait en 1880: »Möge das große, geeinigte Deutschland [...] den Ruhmeskranz nicht verwelken lassen, den es [...] als Förderer antiquarischer Bestrebungen mit Stolz zu tragen berechtigt ist²⁷.« En vain: même les Britanniques, également sans ressources gouvernementales, mais patronnés depuis 1882 par le généreux Egypt Exploration Fund, une initiative privée²⁸, dépassaient bientôt les archéologues allemands, de telle manière que, en 1898, le député Rudolf Virchow (1821–1902) se plaignit au parlement prussien: »Wir [empfinden] es zuweilen schmerzlich [...], dass Deutschland, welches eine Zeit lang [...] einen so grossen Vorstoss auf diesem Gebiete [l'archéologie en Égypte] gemacht hat, allmählich ganz zurückgeblieben ist [...]. Wir hätten allerdings wohl den Wunsch gehabt, dass Deutschland mehr aktiv in diese [...] Bewegung [des Français et des Anglais] hineingreifen möchte²⁹.« Malgré cela, le gouvernement prussien ou bien allemand refusa tout effort. Sans doute regardait-il la rivalité franco-britannique en Égypte avec plaisir et craignait-il d'y être, en cas d'intervention, instrumentalisé par l'un ou l'autre côté³⁰. Berlin préférait donc conquérir ses colonies dans d'autres parties de l'Afrique. Néanmoins, la pression d'archéologues et de certains fonctionnaires plus impérialistes que d'autres continua jusqu'à ce que le gouvernement, en 1899, eût conclu un compromis avec ses critiques: il leur fut accordé un représentant de l'égyptologie allemande au Caire, mais celui-ci y serait seulement attaché au consulat général allemand afin de ne pas irriter les archéologues des autres puissances³¹.

Le poste fut attribué à Ludwig Borchardt, égyptologue berlinois qui travaillait en Égypte depuis 1895. Comme attaché de consulat, il avait pour tâche de tenir les égyptologues allemands au courant des actualités archéologiques en Égypte, d'y acquérir des antiquités et de coordonner des fouilles allemandes. Ainsi, il rendait en effet des services utiles à l'égyptologie de son pays, si utiles que celle-ci réussit à convaincre Berlin de faire encore un pas de plus: en 1907 fut fondé au Caire l'Institut impérial allemand pour l'archéologie égyptienne (Kaiserlich-Deutsches Institut für Ägyptische Altertumskunde) avec Borchardt comme directeur. Toutefois, on veillait toujours à ne provoquer ni Paris ni Londres, d'autant moins qu'ils s'étaient alliés en 1904. C'est pourquoi Borchardt devait loger l'établissement dans sa maison privée, en supporter une partie du budget et se contenter d'un seul collaborateur. En conséquence, l'Institut impérial allemand, contrairement à l'Institut français d'archéologie orientale, n'était pas capable de mener lui-même des fouilles³².

Les 32 fouilles menées quand même par des Allemands en Égypte entre 1899 et 1913 furent patronnées et financées principalement par l'Académie royale des sciences de Prusse (Königlich-Preußische Akademie der Wissenschaften, en associa-

27 Georg EBERS, Vorschläge für neue Ausgrabungen in Aegypten, dans: *Unsere Zeit. Deutsche Revue der Gegenwart* (1880), vol. II, p. 161–173 (fasc. 8), 392–404 (fasc. 9), ici p. 404.

28 REID, *Whose Pharaohs?* (voir n. 23), p. 175–179.

29 Rudolf VIRCHOW, Die orientalische Altertumforschung im preussischen Landtag, dans: *Orientalistische Litteratur-Zeitung* 1 (1898), col. 120–124, ici col. 121.

30 Voss, Abteilung Kairo des DAI (voir n. 7), p. 33, 38.

31 *Ibid.*, p. 35–70.

32 Voss, Représentation égyptologique allemande (voir n. 7), p. 186; EAD., Abteilung Kairo des DAI (voir n. 7), p. 165–166.

tion avec les musées de Berlin), par la Société allemande d'Orient (Deutsche Orient-Gesellschaft) et par le mécénat privé de quelques industriels. Les Français, grâce à leur Institut d'archéologie, l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et d'autres institutions, atteignirent dans la même période le nombre de 63 fouilles, sans inclure les activités du Service³³. Selon ces proportions quantitatives – il n'est guère possible de ranger les fouilles par importance scientifique –, les Allemands entreprirent donc beaucoup moins de recherches archéologiques en Égypte que les Français, encore moins que les Britanniques (82 fouilles), et moins même que les Américains (38 fouilles)³⁴. La Grande-Bretagne, pour donner une explication à cela, »profita« énormément de William Matthew Flinders Petrie, qui était extrêmement actif comme archéologue, savait très bien collecter des fonds et attirait de nombreux élèves de son pays sur ses sites de fouilles³⁵. L'Amérique, quant à elle, abritait une multitude de mécènes privés, de musées et d'universités prêts à concurrencer les archéologues européens³⁶.

Ainsi, même si les Français ne furent pas submergés par les Allemands, 32 fouilles allemandes suffirent pour faire en sorte que les archéologues de ces deux nationalités se sont rencontrés régulièrement lors du travail en Égypte entre 1899 et 1913–1914 (voir carte p. 193). Que pensaient-ils les uns des autres? Tout d'abord, il faut se rendre compte qu'il n'y eut pas »les Allemands« d'une part et »les Français« d'autre part. Déjà avant 1899, l'égyptologie connaissait des croisements transnationaux. Karl Richard Lepsius (1810–1884), fondateur de la discipline en Allemagne, dédaignait Heinrich Brugsch, son compatriote, en le craignant comme rival personnel. Brugsch se tourna donc vers l'égyptologie française³⁷ et devint, dans les années 1860, collaborateur et proche ami d'Auguste Mariette, directeur du Service des Antiquités au Caire³⁸. La guerre franco-allemande de 1870–1871 elle-même ne put pas les diviser: »Vous n'êtes pas pour moi un Allemand, Mariette assura-t-il un jour à Brugsch, vous êtes Brugsch [...]. Je vous aime en véritable ami et vous ai toujours aimé beaucoup par une sympathie naturelle que rien n'a détruite ni ne détruira³⁹«.

D'autre part, en 1864–1865, quand un élève allemand de Lepsius, Johannes Dümichen (1833–1894), publia un bas-relief égyptien découvert par Mariette sans mentionner celui-ci, le Français s'indigna et un hebdomadaire parisien constata qu'»un égyptologue français s'est vu traîtreusement enlever par un Prussien l'honneur d'une grande découverte«⁴⁰. Voici de nets ressentiments nationaux, qui furent ensuite exacerbés par la guerre de 1870–1871. En conséquence, des égyptologues ainsi que des hommes politiques français déployèrent, en 1880–1881, toutes leurs forces pour assu-

33 GADY, Le pharaon (voir n. 7), p. 633.

34 Ibid.

35 Margaret S. DROWER, Flinders Petrie: A Life in Archaeology, Londres 1985, p. 249–329.

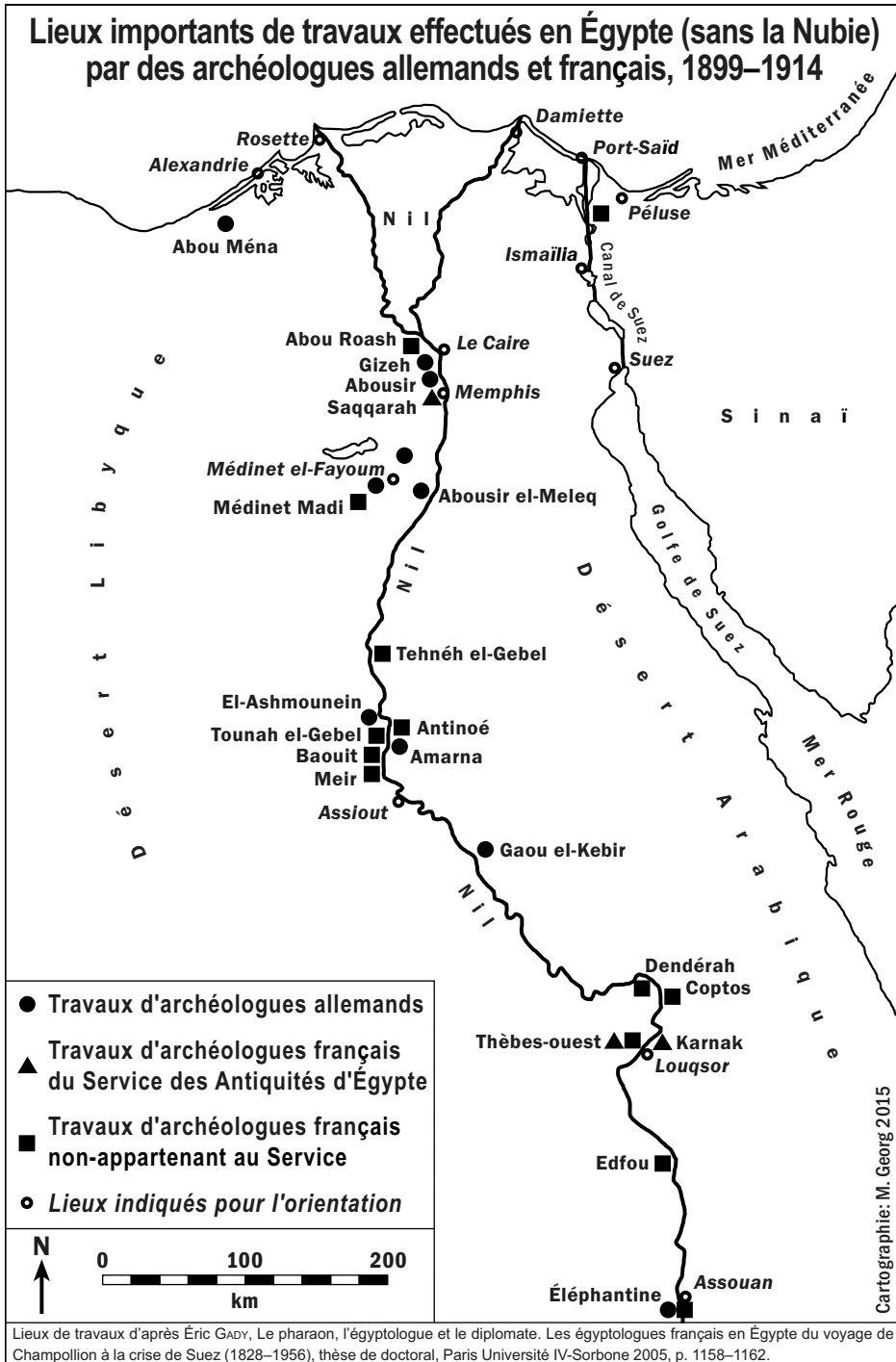
36 REID, Whose Pharaohs? (voir n. 23), p. 198–201.

37 GERTZEN, École de Berlin (voir n. 8), p. 19–21.

38 VOSS, Représentation égyptologique allemande (voir n. 7), p. 173–174.

39 Cité dans: Gaston MASPERO, Mariette (1821–1881). Notice biographique, dans: Id. (dir.), Auguste Mariette. Œuvres diverses, vol. I, Paris 1904, p. I-CCXXIV, ici p. CLXXXII.

40 ALTER [pseudonyme inconnu], Courrier de Paris, dans: Le Monde illustré 9/411 (25.02.1865), p. 114–115, ici p. 115.



rer que Mariette, directeur moribond du Service des Antiquités, fut remplacé par un Français, Maspero, et non par l'Allemand Brugsch, qui avait montré des ambitions⁴¹.

L'échec de Brugsch ne fut pas quand même trop grave étant donné que, dans les années 1880 et 1890, les égyptologues allemands manquaient, comme on l'a vu, de soutien de leur gouvernement pour de grandes activités en Égypte. Ils restaient alors chez eux, dans leurs universités. Or, en se focalisant ainsi sur l'étude théorique, c'est-à-dire philologique de l'Égypte ancienne, les Allemands s'éloignaient de l'approche pratique, c'est-à-dire archéologique, incarnée par les égyptologues britanniques puis américains. Les Français de l'époque, quant à eux, se positionnaient quelque part entre la philologie et l'archéologie⁴², de manière qu'à l'école allemande, plus précisément à l'«école de Berlin», l'opinion se forma que les collègues du pays voisin n'avaient appris et donc ne maîtrisaient ni l'une ni l'autre effectivement. Ceci donna lieu à des désaccords lorsque, de 1897 à 1899, l'Allemand Borchardt ainsi qu'un égyptologue français, un égyptologue anglais et un égyptologue américain cataloguèrent ensemble le fonds du Musée du Caire. Borchardt et son maître, Adolf Erman (1854–1937), tête de l'école de Berlin, ne reconnaissaient pas les Français comme des scientifiques sérieux – pas même Maspero après qu'il avait été nommé directeur du Service en 1899 pour la seconde fois⁴³. Ce n'est alors pas au hasard qu'en 1909, un assistant de Steindorff, pour qualifier la façon dont des fouilles françaises qu'il venait de visiter étaient menées, utilisa les termes »leider nicht sehr sorgfältig«⁴⁴. Mais la critique méthodique n'empêcha pas Erman de maintenir une correspondance notable avec Maspero et un autre Français⁴⁵. Aux yeux de Borchardt, de surcroît, le philologue Erman, dont l'égyptologie ne se déroulait qu'à son bureau berlinois, ne soutenait pas assez l'archéologie pratique allemande en Égypte. Le rapport cordial entre ces deux hommes ainsi que l'amitié entre Borchardt et Steindorff, un élève plus loyal d'Erman, s'étaient donc brisés à partir du milieu des années 1900⁴⁶. En revanche, »deux jeunes archéologues français«, comme le rapporte Steindorff, estimaient Borchardt à ce point qu'ils visitèrent, en 1910, un site de fouilles allemand pour le rencontrer⁴⁷.

Ainsi les Français et leur directeur »dilettante« des Antiquités, Maspero, ne constituaient-ils pas la plus grande des adversités que les archéologues allemands subissaient en Égypte, bien au contraire: issu d'une famille italienne, Maspero s'intéressait peu à la politique nationale française⁴⁸. Il avait été élu membre correspondant de l'Académie des sciences de Prusse déjà en 1897⁴⁹, et accordait très généreusement, comme directeur des Antiquités, des permis de fouilles aux archéologues occiden-

41 GADY, Regard des égyptologues français (voir n. 7), p. 158–160.

42 John A. WILSON, Signs & Wonders upon Pharaoh: A History of American Egyptology, Chicago 1964, p. 109–111.

43 VOSS, Abteilung Kairo des DAI (voir n. 7), p. 150–154.

44 Georg STEINDORFF et al., Tagebuch der Grabung in Giza 1909, ÄMULA (voir n. 10), cote: Grabungen Giza/GT II, p. 89.

45 Louise GESTERMANN, Adolf Erman und die internationale Ägyptologie, dans: SCHIPPER, Adolf Erman (voir n. 8), p. 258–275.

46 VOSS, Abteilung Kairo des DAI (voir n. 7), p. 161–164.

47 Georg STEINDORFF et al., Tagebuch der Grabung in Giza 1910, ÄMULA (voir n. 10), cote: Grabungen Giza/GT II, p. 79.

48 DAVID, Antikendienst (voir n. 23), p. 499.

49 SAVOY, Nofretete (voir n. 7), p. 19.

taux de toute nationalité; aussi parce qu'il avait perçu l'urgence de fouiller les antiquités égyptiennes avant qu'elles ne soient complètement enlevées ou détruites par des pillleurs⁵⁰. Comme le Service manquait de ressources pour sauver lui-même des monuments en grand nombre, Maspero se réjouit de chaque projet proposé et financé par un archéologue externe, français ou non⁵¹.

Personne n'était privilégié par son autorité – ceci signifiait que parfois, deux nations ou plus devaient se partager un site de fouilles. Allemands et Français se partagèrent notamment l'Éléphantine: Rubensohn et Zucker, du Cartel allemand des papyrus, y travaillèrent de janvier 1906 à janvier 1908, et Charles Clermont-Ganneau, avec Jean Clédats, de décembre 1906 à janvier 1911. Les deux équipes avaient été attirées par cette île située sur le Nil, en Haute-Égypte, indépendamment l'une de l'autre, après que des papyrus mystérieux en provenant avaient surgi chez les marchands d'antiquités. Au début, les Français pensaient que le Service ne leur adjudgerait qu'une part moins précieuse du site, tandis que les Allemands, arrivés plus tôt, auraient reçu »la part du lion«⁵². Mais peu après, ceux-ci trouvèrent des murs qui passaient dans le terrain français⁵³. Chacun des deux côtés dépendait donc de la bienveillance de l'autre, et on s'accommoda en effet: Français et Allemands se rendaient régulièrement visite dans leur tente respective, ils mangeaient ensemble, échangeaient des hypothèses égyptologiques, discutaient des procédés archéologiques, se montraient leurs fouilles et leurs trouvailles et s'entendaient sur des modifications des limites de leurs concessions. Une fois, ils fusionnèrent même leurs ouvriers pour le déblaiement commun d'un monument dont les deux concessions contenaient chacune une moitié⁵⁴. Après que les Allemands avaient abandonné l'Éléphantine en 1908, jugeant leur terrain épuisé, ils insérèrent dans leur rapport publié: »Es ist uns ein Bedürfnis, auch hier mit Dankbarkeit des liebenswürdigen Entgegenkommens Hr. Clermont-Ganneaus und seines Mitarbeiters, Hr. Cledats [sic!], zu gedenken, das in so vielfältiger Weise das Zusammenarbeiten auf dem beschränkten Gebiet erleichtert hat«⁵⁵.

Puis, en 1911–1912, l'Allemand Borchardt fouilla à Amarna et le Français Raymond Weill (1874–1950) à Tounah el-Gebel. Ces deux terrains, situés en Moyenne-Égypte, étaient plus vastes que l'Éléphantine, mais eux aussi s'avoisinaient, et une fois, Weill fut, en raison d'un malentendu, sur le point de pénétrer dans la concession allemande. Comme nous le dit Borchardt, il fallut quelques »klare Belehrungen« de la part de Maspero pour arrêter cette violation⁵⁶. Valait-il donc mieux qu'une nation gardât le droit exclusif à un site? En 1901, quand le futur financement des fouilles al-

50 GADY, *Le pharaon* (voir n. 7), p. 631–634.

51 MASPERO, *Rapports 1899–1910* (voir n. 4), p. XXVIII–XXX.

52 DELANGE, *Éléphantine* (voir n. 12), p. 18–20.

53 MÜLLER, *Elephantine*, 1. und 2. Kampagne (voir. n. 11), p. 84–85; ID., *Elephantine*, 3. Kampagne (voir n. 11), p. 26, 28, 34, 43.

54 DELANGE, *Éléphantine* (voir n. 12), p. 102–106, 113–114, 136–138; MÜLLER, *Elephantine*, 3. Kampagne (voir n. 11), p. 43–44, 47–49.

55 Walter HONROTH, Otto RUBENSOHN, Friedrich ZUCKER, *Bericht über die Ausgrabungen auf Elephantine in den Jahren 1906–1908*, dans: *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde* 46 (1909–1910), p. 14–61, ici p. 14.

56 Ludwig BORCHARDT, *Ausgrabungen in Tell el-Amarna 1911/12. Vorläufiger Bericht*, dans: *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft* 50 (1912), p. 1–40, ici p. 40.

lemandes à Abousir, en cours depuis 1898, était incertain, Borchardt déclara: »Es wäre lebhaft zu bedauern, wenn die wissenschaftliche Arbeit, die auf diesem Felde von deutschen Gelehrten so glücklich begonnen ist, nicht, oder von fremder Seite fortgeführt werden würde⁵⁷.« De façon analogue, le Français Gayet déplora, également en 1901, que ses découvertes à Antinoé intéressassent d'autres nations, mais pas la France: »J'ai dit et l'humiliation qu'il y a pour nous à nous voir supplanter en Égypte, dans ce domaine de la science, où, malgré tout, nous étions restés encore les maîtres, et la perte énorme pour nos musées⁵⁸.«

Certains événements du quotidien en Égypte soulignent, en revanche, comment les nations se respectaient néanmoins: en 1900, Steindorff visitait le chantier de l'inspecteur Legrain à Karnak. Celui-ci lui expliqua volontiers les monuments, et ensuite, ils burent un whisky ensemble dans la maison du Français⁵⁹. Puis, en 1903, lors d'une exploration, un archéologue de l'Institut français tomba d'un rocher et mourut peu après. D'après Maspero, »tous les savants présents en Égypte, Allemands, Anglais, Italiens, ont voulu s'associer, comme le Service des Antiquités, au deuil de l'Institut«⁶⁰. Borchardt et Steindorff, eux, avaient même rendu visite au blessé à l'hôpital dans l'un de ses derniers jours⁶¹.

Mais la plupart des archéologues français que les Allemands rencontrèrent en Égypte entre 1899 et 1914 furent des représentants du Service des Antiquités. Comme nous l'avons expliqué plus haut, les concessions demandées par des archéologues étrangers au directeur Maspero leur étaient normalement accordées et les concessionnaires pouvaient commencer leur travail sur le site. Les fouilles étaient visitées de temps en temps par l'inspecteur du Service responsable de la région, ou par Maspero lui-même lors de son inspection annuelle du pays entier. Les fonctionnaires assuraient que les règlements du Service fussent observés partout, et, à la fin d'une saison, ils déterminaient le lot des trouvailles que les concessionnaires d'un site pouvaient emporter chez eux, et celui qui revenait, en revanche, au musée cairote.

Comment Français et Allemands communiquèrent-ils sur le plan linguistique? Dans les décennies qui ont précédé la Première Guerre mondiale, le français et l'allemand étaient peut-être les langues les plus importantes dans le monde des sciences. Pour cette raison, le français était matière obligatoire dans toutes les écoles secondaires du Reich allemand⁶²; et dans les lycées en France, l'allemand était la langue moderne la plus enseignée, apprise environ par la moitié des élèves⁶³. La défaite de

57 Id., Die deutschen Ausgrabungen bei Abusir, dans: Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 10 (1901), p. 3–8, ici p. 8.

58 Albert GAYET, Ma cinquième campagne de fouilles à Antinoë, dans: Revue archéologique (sér. 3) 39 (1901), p. 77–92, ici p. 91.

59 Georg STEINDORFF, Tagebuch der Expedition zur Oase Siwa 1899–1900 (consulté dans l'ÄMULA [voir n. 10] en photocopie; l'original se trouve dans les archives de la Bridwell Library, Special Collections, Perkins School of Theology, Southern Methodist University, Dallas, Texas, Georg Steindorff papers, cote: 208.16), p. 326–328, 338–340.

60 MASPERO, Rapports 1899–1910 (voir n. 4), p. 99.

61 Georg STEINDORFF et al., Tagebuch der Grabung in Giza 1903, ÄMULA (voir n. 10), cote: Grabungen Giza/GT I, p. 89.

62 Johannes KRAMER, Das Französische in Deutschland. Eine Einführung, Stuttgart 1992, p. 13.

63 Paul LÉVY, La langue allemande en France. Pénétration et diffusion des origines à nos jours, vol. II: De 1830 à nos jours, Lyon, Paris 1952, p. 173–174.

1870–1871 n'avait pas poussé les Français à abominer la langue du voisin, mais, au contraire, les avait incités à en élargir les connaissances, car l'ignorance précédente de l'adversaire avait sans doute été une cause de l'infériorité dans la guerre⁶⁴. Donc, les égyptologues allemands et français savaient tous au moins lire la langue des autres. Dans les publications scientifiques, on citait régulièrement des œuvres dans les deux langues. Les Allemands devaient en plus avoir une maîtrise assez active de la langue étrangère, parce que le français était la langue de travail du Service des Antiquités: la correspondance avec lui se faisait d'ordinaire dans cette langue⁶⁵, et tous les permis de fouilles ainsi que la plupart des procès-verbaux du partage des trouvailles étaient libellés en français⁶⁶ (toutefois les inspecteurs britanniques préféraient l'anglais pour ces derniers⁶⁷). Dans la communication orale on semble également s'être servi du français⁶⁸. Mais quelques archéologues français avaient eux aussi des connaissances poussées de l'autre langue, au premier chef Maspero⁶⁹, auquel Borchardt écrivait donc parfois en allemand⁷⁰. Nous concluons: il n'y eut aucune barrière linguistique entre archéologues allemands et français en Égypte.

À d'autres égards, les interactions entre Allemands et Français du Service ne posèrent pas de problèmes non plus. Quand les Allemands rencontraient des difficultés administratives lors de leurs fouilles, Maspero faisait de son mieux pour les écarter, et pas seulement à Amarna en 1912: à Abousir, en 1907, un habitant du village réclama une part du site allemand de fouilles faisant partie de sa propriété. À l'instigation du Service des Antiquités, le gouvernement égyptien échangea alors un pan de terrain public contre le terrain de l'habitant, de manière que les Allemands pussent continuer leur travail⁷¹. Et, en 1903, lors de la première année des fouilles allemandes à Gizeh, un homme voulut, muni d'une ancienne autorisation du Service, prendre des pierres du site pour bâtir. À la suite de la demande allemande, Maspero retira cette autorisation⁷². Enfin, quant au partage des trouvailles, les représentants français du Service (mais aussi les autres inspecteurs) étaient de même très estimés par les Allemands: en 1900, Steindorff qualifia Maspero à ce sujet de »vernünftig«⁷³, et pour

64 Ibid., p. 145–146.

65 Exemple dans: STEINDORFF, Tagebuch Giza 1903 (voir n. 61), p. 217.

66 Exemples dans: VOSS, Abteilung Kairo des DAI (voir n. 7), p. 73, 90–92; SEYFRIED, Nofretete (voir n. 12), p. 176–178.

67 Exemple dans: VOSS, Abteilung Kairo des DAI (voir n. 7), p. 77.

68 MÜLLER, Elephantine, 1. und 2. Kampagne (voir n. 11), p. 82; Georg STEINDORFF et al., Tagebuch der Grabung in Giza 1905, AMULA (voir n. 10), cote: Grabungen Giza/GT I, p. 147. L'importance du français en Égypte, en fait, dépassait le champ de l'archéologie: dans l'administration, le commerce, la culture du pays, la langue française domine entre le milieu du XIX^e et le début du XX^e siècle, jusqu'à ce que l'arabe prenne le relais. Donc, le régime colonial des Britanniques ne supprima pas les liens culturels spéciaux de l'Égypte avec la France, qui avaient été fondés par Napoléon (Irène FÉNOGLIO, Réforme sociale et usage des langues, dans: Alain ROUSSILLON [dir.], Entre réforme sociale et mouvement national: Identité et modernisation en Égypte [1882–1962], Le Caire 1995, p. 257–274, ici p. 259–267).

69 DAVID, Gaston Maspero (voir n. 9), p. 18.

70 Exemple dans: SAVOY, Nofretete (voir n. 7), p. 15.

71 Ludwig BORCHARDT, Ausgrabungen bei Abusir. Januar bis Juni 1907, dans: Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 34 (1907), p. 32–45, ici p. 32–33.

72 STEINDORFF, Tagebuch Giza 1903 (voir n. 61), p. 185–186, 211, 217.

73 ID., Tagebuch Siwa 1899–1900 (voir n. 59), p. 301.

1906, un assistant de Borchardt raconta que le directeur partagea »mit der gewohnten Liebenswürdigkeit in liberalster Weise«⁷⁴. Maspero savait bien qu'il ne reverrait les archéologues étrangers dans la prochaine saison de fouilles seulement s'ils pouvaient satisfaire leurs financiers avec de jolis objets. À partir de 1912, cependant, un nouveau consul général britannique au Caire n'accepta plus cet exode d'antiquités d'Égypte et introduisit, contre la volonté de Maspero, une loi obligeant ce dernier à retenir *exactement* la moitié (en valeur pécuniaire) d'un ensemble de trouvailles⁷⁵. Maspero s'en excusa auprès de Borchardt⁷⁶, et quand l'inspecteur français Gustave Lefebvre (1879–1957) partagea les trouvailles des fouilles allemandes à Amarna en 1913, ce lui fut, d'après Borchardt, »sichtlich peinlich« de devoir imposer la nouvelle rigueur⁷⁷. Néanmoins, ou par conséquent, le fameux buste de Néfertiti, conservé aujourd'hui à Berlin, fut, lors de ce partage, cédé aux Allemands.

II. Archéologues allemands et français et main-d'œuvre indigène

Fût-il allemand, fût-il français, tout archéologue en Égypte dut, pour des fouilles, employer de la main-d'œuvre indigène, car il aurait coûté trop cher de faire venir des ouvriers d'Europe. Ainsi, des centaines d'Égyptiens par site creusèrent le sol et déblayèrent les monuments qui en surgissaient. Sans ces personnes, il n'y aurait pas eu d'archéologie en Égypte, de sorte que toute analyse de celle-ci doit les prendre en compte.

Le déroulement organisationnel du travail avec les indigènes à l'époque en question fut le même chez Français et Allemands. Il y avait deux groupes d'ouvriers: d'une part quelques »professionnels«, qui travaillaient chaque année sur un site archéologique quelque part dans le pays et faisaient, sur la base de leur longue expérience, fonction de contremaîtres (*rēis* en arabe); d'autre part un grand nombre de *fellahs* sans terre que les archéologues recrutaient dans les villages autour du site de fouilles comme journaliers pour des périodes ou pour la totalité d'une ou plusieurs saisons, une saison typique s'étalant sur quelques mois entre octobre et juin. Les journaliers rentraient dans leurs villages le soir; les professionnels, loin de chez eux, habitaient comme les archéologues sur le site dans des tentes, cabanes ou monuments anciens. Tous les matins, les ouvriers présents à l'heure étaient inscrits sur une feuille de paie. Le paiement se faisait le sixième jour de la semaine de travail. Le septième jour était jour de repos.

En 1907, 90 % des 1,6 million de familles paysannes égyptiennes ne possédaient plus la terre qui les avait fait vivre, l'ayant perdue au cours des décennies précédentes en raison, notamment, des impôts et de la concentration de l'agriculture entre les mains de grands propriétaires. La plupart des *fellahs* dépendaient alors d'un travail

74 Georg MÖLLER, Ausgrabung bei Abusîr el-Meleq 1906, dans: Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 34 (1907), p. 2–13, ici p. 13; voir aussi MÜLLER, Elephantine, 3. Kampagne (voir n. 11), p. 47.

75 SAVOY, Nofretete (voir n. 7), p. 15–24.

76 Ibid., p. 24–25.

77 SEYFRIED, Nofretete (voir n. 12), p. 190.

salarié⁷⁸. Où le trouver? L'industrialisation de l'Égypte, démarrée dans les années 1820, n'avancait que lentement, ce qui retardait aussi l'urbanisation⁷⁹. Les campagnards restaient donc largement à la campagne. La production agricole s'y était, à la suite de la commercialisation, fortement accrue, et constituait le plus fréquent emploi des *fellahs* sans terre⁸⁰. Ils prenaient en fermage un domaine d'un propriétaire foncier, ou bien travaillaient comme journaliers »nomades« sans domaine fixe. En Haute-Égypte surtout, où la terre cultivée et donc affermageable était trop petite pour la grande population, ces »nomades« prédominaient⁸¹. L'un d'entre eux est Ahmed Mahmoud, le *fellah* que décrit Georges Legrain.

Ahmed avait, en 1900, 24 ans et vivait, avec sa mère, sa femme et deux fils, à Karnak, un village de 3000 habitants près de Louqsor, en Haute-Égypte. Son père avait dû céder la terre familiale à ses créanciers. Le garçon Ahmed travaillait déjà sur les chantiers archéologiques de Louqsor. Puis, il fut employé chez des maçons, dans l'irrigation agricole et dans le curage de canaux. En 1895, il alla à Port-Saïd, où le canal de Suez se jette dans la Méditerranée. Ahmed y travailla à une digue et comme déchargeur de bateaux. En 1899, il rentra à Karnak pour rejoindre sa famille. Dès lors, il était terrassier sur les sites anciens de son village, dans le dégagement et la restauration des temples que Legrain y dirigeait pour le Service des Antiquités⁸².

Il est vrai que le Service ne payait pas bien les ouvriers, sans doute à cause de son budget chroniquement précaire. Ahmed recevait deux piastres par jour, de sorte que sa famille n'aurait pas pu subsister sans les revenus supplémentaires qu'elle tirait de quelques dattiers (issus de l'héritage paternel d'Ahmed) et de la production de quelques animaux. Cependant, d'après Legrain, Ahmed gagnait »rarement davantage« avec les emplois qu'il trouvait, hors de la saison archéologique, à la gare de Louqsor, aux digues ou dans le gardiennage⁸³. Mais pourquoi choisit-il, pendant la saison, de travailler chez les archéologues étrangers et pas ailleurs, si ce n'est pas pour une paie élevée? Une raison peut être la régularité de cette paie: aussi longtemps que Legrain le compte »parmi les ouvriers solides et courageux«⁸⁴, Ahmed peut, pour plusieurs années, être sûr d'avoir du travail au moins de novembre à février. Pour un journalier »nomade« de Karnak, cela fut une offre d'autant plus attrayante que, en Haute-Égypte, la morte-saison dans l'agriculture était particulièrement longue⁸⁵.

Chez un archéologue hors du Service comme Georg Steindorff, aussi le montant de la rémunération offerte doit avoir joué un rôle: l'Allemand, actif surtout en Basse-Égypte, payait en moyenne trois à quatre piastres aux adultes et deux à trois aux enfants; c'était, d'après l'archéologue, bien plus que les gens auraient gagné, dans leur

78 JOEL BEININ, Zachary LOCKMAN, *Workers on the Nile: Nationalism, Communism, Islam, and the Egyptian Working Class, 1882–1954*, Le Caire 1998, p. 24–25.

79 BAER, *Social History* (voir n. 15), p. 144.

80 Pour toute l'économie de l'Égypte entre 1882 et 1914 voir Roger OWEN, *The Middle East in the World Economy, 1800–1914*, Londres, New York 1993, p. 216–243.

81 NAHAS, *Fellah égyptien* (voir n. 15), p. 133–149.

82 LEGRAIN, *Fellah de Karnak* (voir n. 20), p. 290–319.

83 *Ibid.*, p. 301–303.

84 *Ibid.*, p. 319.

85 NAHAS, *Fellah égyptien* (voir n. 15), p. 145.

région, en moissonnant des champs ou en creusant des canaux⁸⁶. En outre, les journaliers pouvaient éventuellement profiter de la concurrence de plusieurs équipes archéologiques dans un seul lieu: par exemple, le jour où Charles Clermont-Ganneau entama, en 1907, ses travaux à Éléphantine, il n'y eut plus que 59 hommes et 108 garçons qui vinrent travailler chez Otto Rubensohn, par rapport aux 89 hommes et 180 garçons de la veille⁸⁷. Le Français payait-il davantage?⁸⁸ Quoi qu'il en soit, Rubensohn n'accusa jamais Clermont-Ganneau de le dépouiller de main-d'œuvre: il y avait, pour tous les deux, assez de personnes disponibles et désireuses d'être embauchées. Quelquefois, ce fut certainement différent: chez Steindorff, en 1903 et en 1905 par exemple, lors des fouilles à Gizeh, tout à coup, maints ouvriers durent s'absenter à cause de la moisson des concombres ou du coton. Dans ce dernier cas, le gouvernement obligeait les gens à travailler⁸⁹ – bien qu'une loi de 1889 eût aboli la corvée en Égypte, des séquelles subsistèrent pendant des décennies⁹⁰. Dans le cas des concombres⁹¹, en revanche, il pourrait s'agir d'ouvriers principalement agricoles qui avaient affermé un domaine mais ne le payaient pas par ce qu'ils y produisaient. Au lieu de cela, ils travaillaient, pour un salaire journalier, les champs du propriétaire foncier. Certains jours, il n'y avait rien à faire sur ces champs, et l'on cherchait un autre emploi⁹².

Or, si les archéologues allemands et français hors du Service pouvaient se permettre des rémunérations généreuses, leurs fonds aussi avaient des limites. C'est pourquoi ils employèrent, dans toutes les fouilles, des enfants – garçons et filles. Faute de scolarité obligatoire en Égypte à l'époque, ces enfants étaient disponibles, moins chers que les adultes, et pouvaient pourtant assez bien déblayer des monuments avec leurs paniers. Aussi les fils d'Ahmed Mahmoud charrièrent-ils, à partir de sept ans, de la terre du chantier archéologique, comme l'avait fait leur père.

Avec l'argent qu'ils gagneront, Ahmed pourra acheter par exemple d'autres animaux, ou, un jour, son propre domaine foncier, pour finalement sortir de la pauvreté⁹³. Legrain précise que, pour l'heure, cette pauvreté est encore affreuse: »Vienne la maladie ou le chômage, et la faim entrera au logis [d'Ahmed]«⁹⁴. Après chaque semaine de travail, Ahmed allait, le mardi, au marché de Louqsor, où les provisions de la semaine suivante lui coûtaient pratiquement toute la paie des six jours précédents⁹⁵. Aussi chez les Allemands, les ouvriers insistaient pour que le jour du marché tombe le jour de repos des fouilles respectives⁹⁶. En perdant ainsi leur revenu aussi vite qu'ils

86 Georg STEINDORFF, *Aegypten in Vergangenheit und Gegenwart*, Berlin, Vienne 1915, p. 186.

87 MÜLLER, *Elephantine*, 3. *Kampagne* (voir n. 11), p. 43.

88 Je n'ai pas pu trouver les montants exacts des salaires allemands et français.

89 STEINDORFF, *Tagebuch Giza 1905* (voir n. 68), p. 52.

90 NAHAS, *Fellah égyptien* (voir n. 15), p. 168–169.

91 STEINDORFF, *Tagebuch Giza 1903* (voir n. 61), p. 81.

92 NAHAS, *Fellah égyptien* (voir n. 15), p. 140–143.

93 LEGRAIN, *Fellah de Karnak* (voir n. 20), p. 319.

94 *Ibid.*

95 *Ibid.*, p. 300, 304–305, 309–310.

96 Par exemple: Georg STEINDORFF et al., *Tagebuch der Grabung in Qau [= Gaou el-Kebir] 1913–1914*, *ÄMULA* (voir n. 10), cote: *Grabungen Gau/GT & GU I*, p. 16; Otto RUBENSOHN, *Tagebuch des Deutschen Papyruskartells 1901–1902*, *ÄMPB* (voir n. 11), cote: 113, p. 66 (fouilles à Batou Harît, près de Médinet el-Fayoum).

le gagnaient, ces gens nous montrent comment les petits paysans furent les grands perdants de la commercialisation que vécut l'agriculture égyptienne au cours du XIX^e siècle dans le cadre de l'intégration du pays dans l'économie mondiale⁹⁷. Que faire? Peut-être que l'on se consola dans la foi musulmane et ses traditions⁹⁸: le jeûne du ramadan, par exemple, était strictement observé par Ahmed et ses camarades⁹⁹; et les archéologues allemands racontent que, pendant les fêtes religieuses, tant d'ouvriers ne venaient pas aux fouilles que le travail devait même être suspendu¹⁰⁰.

Les ouvriers égyptiens attachèrent-ils de l'importance à la nationalité de »leurs« archéologues? En 1907, 15 000 Français et 2000 Allemands vivaient en Égypte¹⁰¹. Les indigènes auraient donc été plus familiers avec les premiers. Néanmoins, l'exemple de l'Éléphantine contredit toute prédilection intrinsèque des journaliers pour l'une des deux nations: ils s'engageaient, pendant la saison des fouilles, chez les Allemands, les Français, et vraisemblablement n'importe qui fouillait dans leurs environs; et si quelqu'un d'autre arrivait qui leur plaisait mieux, ils changeaient de site¹⁰². C'est la même impression que donnent les ouvriers indigènes des fouilles égypto-allemandes à Assiout interviewés en 2009. Comme leurs prédécesseurs, ils ne travaillent dans l'archéologie qu'occasionnellement. Deux d'entre eux appellent leurs employeurs simplement »les étrangers«, tandis qu'aucune des personnes citées ne parle d'»Allemands«¹⁰³. On peut en effet comprendre que, pour ces gens, il n'y a que la paie qui compte, et l'argent n'a pas de nationalité. Mais en plus, l'indifférence peut partiellement être due à l'institution des *réis*: chez les Allemands, les Français et tous les autres, ces contremaîtres indigènes servaient (et servent encore aujourd'hui) d'intermédiaires entre archéologues étrangers et ouvriers égyptiens, et légitimaient ainsi aux yeux de ceux-ci la présence de ceux-là¹⁰⁴. En conséquence, aux yeux des ouvriers, un détail de la nature des Occidentaux, comme l'était leur nationalité exacte, disparut-il derrière les *réis* respectifs, puisque les *réis* demeuraient en tout cas égyptiens?

Contrairement aux ouvriers ordinaires, les *réis*, agissant si près des étrangers, semblent avoir senti une affiliation à »leur« nation d'archéologues, ou bien au Service des Antiquités. En principe, un *réis* des Américains pouvait bien se rattacher aux Allemands¹⁰⁵. D'habitude, cependant, on resta chez un seul groupe de patrons pendant des années, des décennies, même des générations. Roubi Hamzaouï, par exemple, commença à fouiller pour Mariette à Saqqarah en 1850, à l'âge de 12 ans, est y fut *réis* du Service de 1873 à 1901, comme son père avant lui et son fils après¹⁰⁶. Borchardt, Steindorff, Rubensohn et d'autres Allemands, quant à eux, furent assistés chaque saison (au moins entre 1899 et 1914) par le *réis* Mohammed es-Senoussi, que Borchardt

97 TOLEDANO, Social and Economic Change (voir n. 15), p. 283.

98 NAHAS, Fellah égyptien (voir n. 15), p. 81.

99 LEGRAIN, Fellah de Karnak (voir n. 20), p. 295.

100 MÜLLER, Elephantine, 1. und 2. Kampagne (voir n. 11), p. 77, 85; STEINDORFF, Tagebuch Qau 1913–1914 (voir n. 96), p. 96.

101 STEINDORFF, Aegypten (voir n. 86), p. 213.

102 Voir aussi DELANGE, Éléphantine (voir n. 12), p. 82.

103 BECK, Ägypten ist wichtig für die Welt (voir n. 14), p. 52–53.

104 DOYON, Archaeological Labor (voir n. 19), p. 145–153.

105 STEINDORFF, Tagebuch Qau 1913–1914 (voir n. 96), p. 32.

106 MASPERO, Rapports 1899–1910 (voir n. 4), p. 124.

avait jadis recruté¹⁰⁷. Nous connaissons des cas pareils chez l'Anglais Flinders Petrie¹⁰⁸ ainsi que chez les Américains¹⁰⁹, et pouvons donc les supposer également chez les Français¹¹⁰, si l'on ne veut pas prendre les *réïs* du Service pour des *réïs* au moins partiellement »français«.

Enfin, que pensèrent les uns des autres les archéologues français ou allemands et les ouvriers indigènes? Les archéologues savaient bien ce que valaient les fouilleurs professionnels. L'archéologue français Loret dit de Roubi Hamzaouï que celui-ci »n'a peut-être pas passé un seul jour de sa longue existence sans acquérir quelque notion nouvelle sur les antiquités de la nécropole memphite, où il est né, et qui lui est chère. Son expérience du terrain et son étonnante mémoire m'ont souvent été d'un concours précieux et ce m'est un devoir agréable de lui rendre entière justice [dans ce rapport]«¹¹¹. Et pour Steindorff, c'était »eine Freude zu sehen, mit welchem Geschick und Verständnis [Senoussi] alles macht; der geborene Archaeologe«¹¹². D'autre part, Borchardt concédait seulement, même aux indigènes les plus expérimentés, une compréhension *presque* scientifique du travail¹¹³, et l'archéologue français de Morgan insistait en disant des *réïs* de Saqqarah qu'»il ne faut pas exiger de ces simples fellahs un raisonnement dont ils ne sont pas capables et des notions scientifiques qu'ils ne peuvent avoir«¹¹⁴.

Même un Hamzaouï ou un Senoussi ne parviennent donc pas à bouleverser certaines graves réserves des Occidentaux sur les capacités archéologiques de tout ouvrier égyptien. La raison en est que ces réserves font partie nécessaire de l'opinion qu'ont les archéologues sur la nature fondamentale des indigènes: Legrain croit que »les fellahs« sont »des êtres doués de malice, de duplicité, peureux et sournois, incapables de faire le bien par amour du bien même, et de travailler s'ils ne sont poussés par le besoin et étroitement surveillés«¹¹⁵. Borchardt, à son tour, parle du »an sich nicht stark zur Ehrlichkeit neigenden Charakter der Ägypter«¹¹⁶ et conclut que »wir lernen eben den Orientalen nie ganz verstehen, selbst nicht durch jahrzehntelanges Zusammenleben«¹¹⁷.

Ces exemples décèlent une façon de penser qui attribue une essence spécifique et, après tout, inaltérable à tout groupe ethnique, et qui juge certaines de ces essences supérieures ou bien inférieures à d'autres. En bref, il s'agit de racisme: les archéologues

107 Georg STEINDORFF, *Durch die Libysche Wüste zur Amonsoase*, Bielefeld, Leipzig 1904, p. 20.

108 QUIRKE, *Hidden Hands* (voir n. 17), p. 299–303.

109 DOYON, *Archaeological Labor* (voir n. 19), p. 149–152.

110 Un indice en est que les noms d'Abou Bakr et de Djâd Salem, d'après Delange, »reviendront souvent au cours des différentes campagnes de fouilles« françaises à Éléphantine (DELANGE, *Éléphantine* [voir n. 12], p. 106, n. 97). En 1907, Clermont-Ganneau appelle ces hommes-là dans son journal »nos deux meilleurs ouvriers« (ibid., p. 106).

111 Victor LORET, *Fouilles dans la nécropole memphite (1897–1899)*, Le Caire 1899, p. 2.

112 STEINDORFF, *Tagebuch Giza 1903* (voir n. 61), p. 144.

113 Ludwig BORCHARDT, *Ausgrabungen in Tell el-Amarna 1912/13*. Vorläufiger Bericht, dans: *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft* 52 (1913), p. 1–55, ici p. 5.

114 Jacques DE MORGAN et al., *Fouilles à Dahchour [près de Saqqarah]*, mai – juin 1894, Vienne 1895, p. 5.

115 LEGRAIN, *Fellah de Karnak* (voir n. 20), p. 296.

116 BORCHARDT, *Tell el-Amarna 1912/13* (voir n. 113), p. 4.

117 Id., *Tell el-Amarna 1911/12* (voir n. 56), p. 5.

allemands et français perçurent leurs ouvriers en premier lieu comme des représentants de catégories ethniques – «les Égyptiens», «les indigènes» (en allemand: *die Eingeborenen*), «les Arabes» ou «les fellahs» (ce qui veut dire «paysan arabe»); et ils jugèrent les ouvriers à maints égards dépravés parce que ces gens appartenaient à ces catégories-là. Toute individualité d'une personne fut reléguée au second plan. Dans ce climat mental, un esprit comme celui du directeur Maspero semble déjà ouvert: son Service employa des Égyptiens comme inspecteurs ou conservateurs de musée. Maspero refusa, certes, d'accorder le droit de fouiller à des indigènes indépendants, en estimant que «jusqu'à présent, ce n'est pas la passion scientifique qui a poussé les Égyptiens à réclamer ce droit, mais le pur amour du gain»¹¹⁸. Les mots «jusqu'à présent», toutefois, concèdent aux Égyptiens la capacité de, pour ainsi dire, se bonifier.

Le mépris des archéologues, quant à lui, peut aussi se porter, comme chez Borchardt, sur des «Orientaux»: ceci nous signale l'orientalisme des Européens. L'orientalisme, c'est, pour ainsi dire, un racisme occidental qui attribue une essence aux peuples de l'Orient, en jugeant cette essence à maints égards inférieure à celle des Occidentaux. À l'époque de nos archéologues, l'orientalisme est largement répandu, et en Allemagne et en France¹¹⁹. Edward Said, certes, a souligné dans son livre légendaire sur l'orientalisme que celui-ci s'est formé comme instrument de l'Occident pour dominer l'Orient, la prétendue infériorité de l'Orient légitimant sa colonisation. Par conséquent, l'orientalisme des Allemands n'aurait jamais été aussi militant que celui des Français et des Britanniques, puisque le colonialisme allemand en Orient débuta tard et s'acheva tôt, alors que la France et la Grande-Bretagne y régnerent pour des siècles¹²⁰. Beaucoup d'auteurs, cependant, ne veulent pas distinguer ainsi. Ils rappellent que déjà bien avant que des colonies formelles du Reich aient existé en Orient, les Allemands avaient des relations politiques avec l'Empire ottoman, par exemple; et ces relations généreraient chez eux un orientalisme à peine différent de celui des grandes puissances impérialistes¹²¹. Nos archéologues confirment-ils cette correction de Said? Dans nos sources, les archéologues allemands ne sont pas moins ou autrement orientalistes que leurs collègues français, quoique les Français détiennent, dans l'archéologie en Égypte, le pouvoir politique, contrairement aux Allemands. D'autre part, les Allemands auraient-ils renforcé leur orientalisme pour compenser un tel déficit de pouvoir?

Les pensées des ouvriers sur les archéologues, quant à elles, sont extrêmement difficiles à dépister. Pour l'instant, je ne connais qu'un seul document écrit par un ouvrier, à savoir une lettre arabe de 1903 de Senoussi et d'un autre *rēīs* destinée à «Sr. Hochwohlgeboren, [den] respektierten und überaus verehrten Doctor [sic!] Herrn

118 MASPERO, Rapports 1899–1910 (voir n. 4), p. XXX–XXXII.

119 Sur l'orientalisme allemand: Suzanne L. MARCHAND, *German Orientalism in the Age of Empire: Religion, Race, and Scholarship*, New York 2009; sur l'orientalisme français: Henry LAURENS, *L'orientalisme français: un parcours historique*, dans: Youssef COURBAGE, Manfred KROPP (dir.), *Penser l'Orient. Traditions et actualité des orientalismes français et allemand*, Beyrouth 2004, p. 103–128.

120 Edward W. SAID, *Orientalism*, Londres 2003, p. 3–4, 17–19.

121 MARCHAND, *German Orientalism* (voir n. 119), p. xviii–xix; Jennifer JENKINS, *German Orientalism: Introduction*, dans: *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East* 24/2 (2004), p. 97–100.

Steindorff, dem Allah langes Leben gebe«. Après que l'archéologue était rentré à Leipzig pour l'été, les Égyptiens lui avaient envoyé ses bagages et demandaient maintenant s'ils étaient bien arrivés en Allemagne¹²². Toutefois, les formules de politesse conventionnelles et donc insignifiantes prédominent, et face à un taux d'analphabétisme en Égypte de 93 % en 1908¹²³, on peut supposer que ce ne furent pas les *réïs* eux-mêmes qui écrivirent ces lignes, mais que quelque scribe professionnel du bureau de poste se chargea de leur rédaction. Au moins, la seule existence d'une telle lettre démontre que les *réïs* se soucièrent bien de l'égyptologue de Leipzig; peut-être aussi parce qu'ils voulaient être embauchés et payés par lui ou ses compatriotes encore dans la prochaine saison.

Pour le reste, que disent les chansons des ouvriers? Un exemple cité par Legrain: »Aujourd'hui, c'est bonne aventure. / Aujourd'hui, on paie! Nous serons payés avant la nuit¹²⁴.« Ceci illustre, d'après Anne Clément, »the penetration into the Egyptian countryside of the values of liberal capitalism promoted through the development of contract labour«¹²⁵. Mais, outre le fait d'intérioriser ces valeurs, les *fellahs* leur auraient simultanément résisté par des invocations religieuses comme¹²⁶: »À la porte du paradis / Se trouve celui qui pardonne les fautes. / À la porte de l'enfer, / Il y a l'argent¹²⁷.« Chez les Allemands, en revanche, les gens chantaient, par exemple, à l'adresse des surveillants des fouilles: »Ihr, die ihr die Uhren habt, / seht, die Zeit des Feierabends ist schon vorüber¹²⁸!« La montre était aussi un symbole du travail capitaliste et imposait aux *fellahs* une stricte discipline. Mais ici, ils en usaient également pour se débarrasser de ce travail jusqu'au matin suivant. Nous pouvons conclure que, aux yeux de beaucoup d'indigènes, les archéologues occidentaux furent étranges au mieux – et au pire menaçants. D'ailleurs, étranges, ils semblent l'être encore aujourd'hui, car la plupart des ouvriers des fouilles égypto-allemandes à Assiout avouent, dans les interviews faites en 2009, ne pas comprendre le sens même du travail des archéologues: »Was sehen sie hier Interessantes?« se demande un certain Karim¹²⁹.

Conclusion

En 1813, Goethe remarqua: »Wissenschaft und Kunst gehören der Welt an, und vor ihnen verschwinden die Schranken der Nationalität. Aber der Trost, den sie gewähren, ist doch noch ein leidiger Trost und ersetzt das stolze Bewußtsein nicht, einem großen, starken, geachteten und gefürchteten Volk anzugehören¹³⁰.« Les archéolo-

122 Mohammed ES-SENOUSSI, Ahmed ABD ER-RAHMAN, Lettre à Georg Steindorff, 3 juillet 1903, *ÂMULA* (voir n. 10), cote: K2, 1902–1906 (traduit de l'arabe en allemand par August FISCHER).

123 TOLEDANO, *Social and Economic Change* (voir n. 15), p. 279.

124 LEGRAIN, *Louqsor sans les pharaons* (voir n. 13), p. 193.

125 CLÉMENT, *Peasant Consciousness* (voir n. 18), p. 88.

126 *Ibid.*, p. 89.

127 LEGRAIN, *Louqsor sans les pharaons* (voir n. 13), p. 198.

128 SCHÄFER, *Lieder eines ägyptischen Bauern* (voir n. 13), p. 34.

129 BECK, *Ägypten ist wichtig für die Welt* (voir n. 14), p. 53.

130 Cité dans: Gilbert KREBS, Bernard POLONI (dir.), *Volk, Reich und Nation, 1806–1918. Texte zur Einheit Deutschlands in Staat, Wirtschaft und Gesellschaft*, Asnières 1994, p. 32.

gies française et allemande en Égypte entre 1899 et 1914 illustrent les deux côtés de cette observation. La motivation et l'objectif nationalistes de chacune des archéologies sont importants et évidents: aussi dans ces activités scientifiques, Allemands et Français disputèrent-ils la «fière conscience» de Goethe les uns aux autres, dans le cadre de l'inimitié héréditaire de leurs deux pays. Les Français virent dans l'égyptologie un domaine où ils pouvaient compenser l'humiliation subie en 1870–1871¹³¹. Le gentil Gaston Maspero lui-même avoua, au début de juin 1914, pendant ses dernières semaines en tant que directeur des Antiquités, que sa «courtoisie inlassable» envers les savants de toute nationalité avait eu pour but final «de justifier aux yeux des Égyptiens et des étrangers le droit séculaire de la France de présider aux destinées scientifiques de [l'Égypte]»¹³². Et les Allemands – beaucoup moins leurs hommes politiques cependant que leurs égyptologues – désiraient établir en Égypte une archéologie digne du Reich unifié. Ainsi, en 1939, après la mort de Borchardt, l'égyptologue juif qui écrivit sa nécrologie devait défendre le défunt, juif lui aussi, contre le dénigrement nazi et ne renvoya pas à tort au «sentiment de patriotisme sans égal» du collègue mort¹³³.

En 1912, d'autre part, Borchardt parla avec satisfaction du «unter den in Ägypten arbeitenden Nationen bestehende[n] kollegiale[n] Verhältnis»¹³⁴, et nous avons vu en effet comment l'égyptologie, avant 1914, fut «genuin transnational»¹³⁵. Fussent-ils allemands ou français, les égyptologues étaient dans un certain sens tout simplement des égyptologues, dont on ressent, dans chacun de leurs écrits, l'enthousiasme sincère pour l'Égypte ancienne. Après que la Première Guerre mondiale avait éclaté, les Allemands furent, il est vrai, expulsés d'Égypte par les Britanniques; et pour le successeur de Maspero, le Français Pierre Lacau (1873–1963), il était désormais «absolument impossible de penser à une collaboration quelconque avec un Allemand quelconque»¹³⁶. Toutefois, la guerre ne put pas détruire ce que Français et Allemands avaient contribué à bâtir en tant que collègues au sein d'une seule égyptologie. Ils le continueront aussi après la Seconde Guerre mondiale, et jusqu'à ce jour.

Sur les photographies de fouilles sans légende, le seul élément qui pourrait nous révéler s'il s'agit de travaux allemands ou français serait le drapeau flottant sur la tente ou la cabane des archéologues. Sans un tel drapeau, la distinction que l'on peut faire n'est pas celle entre des archéologues de différentes nations occidentales, mais celle entre des Occidentaux quelconques et des indigènes innombrables, qui les entourent et sans lesquels ils n'auraient évidemment rien pu déterrer. Quant à ces ouvriers égyptiens, cet article reste provisoire. Des journaux de fouilles des archéologues allemands, on peut aussi tirer des informations sur des grèves ou des révoltes d'ouvriers, sur les compétences exactes des *rêis* et les conflits entre eux et leurs subordonnés, et sur d'autres aspects cruciaux. Je les ai omis ici, puisque je ne connais pas la plupart

131 GADY, Le pharaon (voir n. 7), p. 263–272.

132 Cité dans: SAVOY, Nofretete (voir n. 7), p. 73, n. 7; voir aussi *ibid.*, p. 15, 22.

133 Joseph LEBOVITCH, Ludwig Borchardt, dans: Annales du Service des Antiquités de l'Égypte 39 (1939), p. 43–47, ici p. 47.

134 BORCHARDT, Tèll el-Amarna 1911/12 (voir n. 56), p. 40.

135 SAVOY, Nofretete (voir n. 7), p. 36.

136 Cité dans: *ibid.*, p. 82, n. 116; voir aussi *ibid.*, p. 35–53 et GADY, Regard des égyptologues français (voir n. 7), p. 165–170.

des journaux de fouilles français. En revanche, de ce que j'ai pu exposer dans cet article, on doit conclure qu'Allemands et Français, du Service des Antiquités ou non, étaient, dans le cas des *réis*, liés à leurs ouvriers indigènes par un respect analogue. Mais par-dessus tout, et indépendamment de cela, Allemands et Français étaient séparés de leurs ouvriers par les mêmes barrières – de même que les ouvriers l'étaient à leur égard. Grâce à l'emploi dans les fouilles, des *fellahs* comme Ahmed Mahmoud pouvaient, du moins pour un certain temps, alléger leur misère, et peut-être que les archéologues, par pitié, en étaient contents. Néanmoins, tandis que l'archéologue français Auguste Mariette «aimait» son collègue allemand Heinrich Brugsch «en véritable ami» «par une sympathie naturelle», de tels sentiments auraient été impensables envers un Égyptien. Tandis que, à Éléphantine, Otto Rubensohn collaborait si bien avec ses collègues français Charles Clermont-Ganneau et Jean Clédat qu'il les remercia enfin de leur «liebenswürdigen Entgegenkommen», il n'aurait jamais regardé un Égyptien comme une personne du même rang (culturel), à laquelle on accorderait le droit de se montrer «aimable» ou pas.

Face à cela, on pourrait alors se demander: les archéologues allemands et français pouvaient-ils surmonter leur rivalité nationale dans la mesure constatée ici aussi parce qu'ils furent chaque jour liés les uns aux autres par le contre-pôle commun qu'était la main-d'œuvre indigène? Selon le principe: »Nous sommes d'Allemagne/ de France et vous êtes de France/d'Allemagne, c'est une différence; mais nous sommes tous de l'Occident et nous travaillons tous avec des gens qui ne le sont pas – des Orientaux. Nous sommes tous des étrangers, et nous sommes tous des scientifiques – et eux, ils sont quelqu'un d'autre.« Si ce mécanisme eut lieu, il faudrait l'ajouter encore aux mérites, directs ou indirects, des ouvriers égyptiens dans l'égyptologie du monde.